

Très présents dans la culture contemporaine, les récits mythologiques hérités de l'Antiquité constituent des objets aux significations changeantes. Explications avec Philippe Borgeaud, professeur d'histoire des religions

Les mille visages du

Qu'est-ce qui fait la force d'un mythe? Quels sont son rôle et sa fonction dans la société qui le voit naître? Quelles sont ses spécificités par rapport aux contes, légendes, histoires et autres récits qui peuplent l'imaginaire collectif? Autant de questions auxquelles le dernier ouvrage de Philippe Borgeaud, professeur d'histoire des religions au sein du Département des sciences de l'Antiquité, s'efforce d'apporter des éléments de réponse ou, à défaut, des pistes d'analyse. Fruits d'une trentaine d'années de réflexions éparées, ces *Exercices de mythologie* doivent le jour à l'initiative de l'éditeur genevois Labor et Fides et de l'EPFL, où le professeur Borgeaud enseigne la mythologie depuis deux ans dans le cadre du programme IRIS. Selon la formule choisie par l'auteur dans son introduction, ce livre se veut «un répertoire ouvert, un recueil d'études à reprendre encore et toujours, et non comme le résultat ou l'aboutissement d'une recherche».

Mythe, conte ou légende?

Notion dont la définition même pose problème, le mythe recouvre une signification qui varie fortement selon les lieux et les époques. Ainsi, dans la Grèce antique, le mot équivalait à l'origine à «une parole prononcée devant l'assemblée» et recouvre tout discours destiné à persuader. Un premier glissement sémantique intervient cependant rapidement, qui voit le mythe être assimilé aux récits les moins vraisemblables parmi l'ensemble de ceux que véhiculait la culture antique. Au fil des siècles suivants, du Moyen Âge à l'aube du XXe siècle, se créent les distinctions que l'on connaît aujourd'hui entre histoire, fable et

conte. De son côté, le mythe se rapproche de sa signification actuelle, soit un «récit fabuleux, transmis par la tradition, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine», selon les termes du Robert.

Ce que ne dit cependant pas le dictionnaire, et c'est un point essentiel dans la démonstration du professeur Borgeaud, c'est l'aspect mouvant, le caractère non dogmatique de ces récits qui fonctionnent souvent sur plusieurs registres simultanés et dont chaque détail fait sens. Le fait qu'Ulysse perce l'œil du cyclope à l'aide d'un pieu en olivier ne doit ainsi rien au hasard. Arbre associé à Athéna, l'olivier symbolise également l'intelligence et l'astuce.

Lorsque Ulysse s'en sert pour terrasser le monstre, c'est donc un peu comme si c'était toute la civilisation grecque et non un seul individu qui frappait le monstre. Omettre ce point reviendrait à l'évidence à passer à côté d'un aspect essentiel du récit. «La fonction première de la mythologie est de répondre aux différentes questions que peut se poser un individu face aux rites et aux pratiques de son époque, explique le professeur. Mais ce qui est très frappant lorsqu'on étudie les récits antiques, c'est que la réponse n'est jamais univoque: les solutions proposées sont toujours multiples et parfois même contradictoires. Les anciens n'aimant pas choisir, la version adoptée est celle qui semble la plus probable sur le moment. Et il

en va ainsi sur des sujets aussi fondamentaux que les origines de l'humanité ou la destinée post mortem.»

Poésie et bestialité

Un caractère ambivalent qui est particulièrement évident lorsqu'on considère les récits concernant le dieu Pan, auxquels le professeur Borgeaud consacre une large place dans son ouvrage. Divinité de la fécondité, pieds et queue de bouc, torse velu, face barbe surmontée de cornes, Pan est une figure ambiguë. À l'image de Dionysos, il rappelle aux hommes les limites de leur condition et c'est sans doute ce à quoi il doit sa popularité, puisqu'il a inspiré aussi bien Rimbaud ou Picasso que le

Lorsque Ulysse terrasse le Cyclope, c'est toute la civilisation grecque qui frappe le monstre

New Yorker. «Pan cumule les contraires, précise Philippe Borgeaud. Il est à la fois touchant et inquiétant, drôle et terrible, mélomane et bruyant, sauvage et poète... Renvoyant l'homme à sa dimension animale, il est aussi le berger capable de canaliser les pulsions les plus bestiales par l'usage de la danse et de la musique. Au fond, Pan est là pour nous rappeler que la

mythe

culture et la civilisation ne sont pas des biens définitivement acquis et qu'un retour en arrière est toujours possible.»

Dès lors comment comprendre le récit colporté par Plutarque et qui fait état de la mort du Dieu sous le règne de Tibère, soit précisément à l'époque où le Christ aurait vécu? Faut-il y voir une menace pour le pouvoir en place, une métaphore sur la fin du paganisme ou l'annonce de l'avènement du Christ, comme se sont plus à le démontrer les premiers historiens du christianisme, Eusèbe de Césarée en tête? La réponse reste ouverte tant il est vrai que le mythe et ses différentes interprétations ne font généralement que répondre aux besoins de ceux qui le propagent.

Une tête pour Rome

Vraie pour la Grèce, cette assertion l'est également à Rome. En témoigne notamment ce récit très connu qui fait état de la découverte d'une tête humaine sanguinolente lors du creusement des fondations d'un sanctuaire destiné à Jupiter et situé sur la colline du Capitole.

Selon la légende, un devin étrusque aurait alors interprété cet oracle comme le signe de la suprématie de la cité sur le reste de l'Italie. Ce qui revient à dire que la puissance de Rome repose en dernier recours sur une intervention étrangère. Soit, mais dans quel but? «Toute l'histoire de Rome repose sur l'idée d'intégration, répond le professeur Borgeaud. Rassemblée par Romulus, la première population de la ville se composait de tous les sans feux ni lieux errant dans le Latium. Ce qui nous place aux antipodes d'un mythe d'autochtonie, qui verrait la

nation émerger de la glèbe comme c'est le cas pour la fondation d'Athènes.» Pensé pour ancrer de manière rituelle et symbolique les velléités expansionnistes de la capitale de l'Empire, le mythe de la tête du Capitole s'est constitué vers la fin du IIIe siècle avant notre ère, alors que Rome vient de se débarrasser à la fois de l'ennemi carthaginois et de l'ennemi gaulois. On se situe alors au moment où se dessine la conquête de la Grèce et où l'Empire s'enrichit d'un nombre croissant de non-Romains. Soit autant de nouveaux citoyens de langue, de culture et de provenance très diverses qui pourront non seulement accepter la version des faits que leur propose le mythe de la tête du Capitole, mais également s'y reconnaître. Quant à savoir si de tels récits ont des équiva-

lents dans nos sociétés, Philippe Borgeaud fait remarquer qu'il existe de nombreuses analogies entre la mythologie antique et certaines formes de créations contemporaines, à commencer par la célèbre trilogie de J.R.R. Tolkien. «C'est une œuvre tout à fait admirable à bien des égards, ajoute le professeur. Sans qu'il y ait de réelle continuité, Tolkien est parvenu à lier des éléments issus de notre héritage culturel commun avec une inspiration totalement neuve et spontanée. Comme les toiles de Picasso, il y a là quelque chose qui relève effectivement d'une nouvelle mythologie, avec ses croyances et ses pratiques propres.» ■

Vincent Monnet

Exercices de mythologie, par Philippe Borgeaud, Labor et Fides, 218 p.

